

La guérison par la connaissance

À propos des contributions de Günter Röschert, Ralf Sonnenberg et Stephan Eisenhut, consacrées au Congrès de Noël 1923/24 dans *Die Drei* 1/2024

C'est avec intérêt et un peu d'impatience que j'ai pris en main le numéro 1/2024 de *die Drei* pour y lire, dans les premiers mots de Claudius Weise, que l'intention de la rédaction était manifestement de « déconstruire en profondeur le mythe fondateur du Congrès de Noël ».

Au fil de ma lecture, les questions se sont multipliées. Pourquoi le mythe de l'échec du Congrès de Noël est-il si tenace, alors qu'il existe de nombreuses citations et points de vue qui incitent à penser exactement le contraire ? Dans mon petit livre *Die Aufgabe der Allgemeinen anthroposophischen Gesellschaft im 21. Jahrhundert [La mission de la Société anthroposophique universelle au 21^{ème} siècle]* (BoD 2023), j'ai essayé de prendre position à ce sujet et d'éveiller la compréhension pour une interprétation positive de ce qui s'est passé. Un exemple : Günter Röschert cite, dans son article, Marie Steiner dans sa préface de son édition du congrès de Noël en 1944. Vingt ans après le congrès de Noël, elle décide de publier les notes de cet événement du siècle. Dans le cadre de son introduction, elle écrit ce que Günther Röschert cite et où il est dit à la fin : « *Nous étions bien appelés, mais pas élus. Nous n'avons pas été à la hauteur de l'appel. La suite des événements l'a montré* ». ¹ Mais que Marie Steiner, dans la suite de son commentaire, adopte un tout autre ton, cela reste ici non-cité. Elle poursuit dans le même contexte : « *De la gravité et de la souffrance de cet événement, nous n'avons pas le droit de détourner nos pensées. Car c'est de la souffrance que vient la connaissance — c'est de la douleur qu'elle naît. Et cette douleur doit nous conduire à appréhender nos tâches avec une volonté d'autant plus forte* ». ² — « *Notre tâche, c'est à présent de faire parler le Congrès de Noël lui-même à partir des discours et des conférences de Rudolf Steiner qui nous sont parvenus sous forme de sténogrammes. [...] L'ensemble des débats est pour nous un chemin de formation en matière de conduite de réunion et de traitement des problèmes sociaux. Mais tout cela est plongé dans l'atmosphère de la plus haute spiritualité, offerte comme un sacrifice de prière et de remerciement aux puissances supérieures. Il y a une volonté d'accomplir les choses de ce monde de manière pratique et conforme au sens, mais en les soumettant à la volonté d'une direction sage. Le quotidien est ainsi élevé dans la sphère de la finalité spirituelle et de la nécessité supérieure.* » ³

Ces mots évoque un réalisme spirituel en ce qui concerne la possibilité de la succession verticale, d'un rattachement immédiate à l'événement du Congrès de Noël, par toute personne désireuse de se saisir de cette tâche. Une continuité historique au sens de la succession horizontale pré-chrétienne n'est pas demandée ici. Bien plus, les paroles de Marie Steiner nous encouragent à examiner nous-mêmes si une telle succession verticale est possible. Et combien de personnes l'ont fait au cours des 100 dernières années ! En particulier F.W. Zeylmans van Emmichoven. D'après mon expérience beaucoup d'anthroposophes actifs travaillent à partir de cette source d'inspiration incessante. Ils ressentent la force qui émane de cet événement fondateur jusqu'à aujourd'hui et sont reconnaissants de pouvoir se joindre à la base de personnes formées

à l'époque.

Après la lecture des trois contributions, deux questions me semblent particulièrement dignes de réflexion :
1. Est-il réaliste de penser que Rudolf Steiner, à la fin du Congrès de Noël, parle certes d'un « début de changement d'époque », mais que celui-ci n'en était pas un ? Il connaissait pourtant les compétences de ses principaux collaborateurs et des membres. Son regard n'était-il pas malgré tout, ou justement pour cette raison, tourné vers l'avenir ? Il était conscient qu'il ne pouvait s'agir que d'un tout premier début. Un germe sain avait été formé et transmis aux générations suivantes. Tout ce qui réussit ou échoue dépend des capacités individuelles des personnes concernées. Il en va de même aujourd'hui — les possibilités et les limites de la poursuite du travail dans l'esprit de la pierre de fondation, des mantras de l'université et des statuts du Congrès de Noël sont ainsi déterminées.

2. Pourquoi le récit tragique persiste-t-il à dire que le 8 février 1925, et avec le communiqué du comité directeur du 22 mars de la même année dans l'hebdomadaire *Das Goetheanum*, il s'est passé quelque chose qui n'était pas dans l'intention de Rudolf Steiner ? Pire encore : ce dont il n'était soi-disant « pas au courant » et dont il a peut-être été victime. Je ne connais pas un seul document qui puisse confirmer cette défiance par des faits. Mais je connais beaucoup d'opinions, enrichies de citations de Rudolf Steiner, y compris dans d'autres contextes, à la lumière desquelles un tel jugement négatif semble possible. De mon point de vue, cette méfiance est une blessure profonde, une intervention d'Ahriman dans la structure active de l'impulsion culturelle anthroposophique. Celle-ci agit jusqu'à aujourd'hui comme un poison paralysant et s'attaque au point de jonction sensible entre le mouvement anthroposophique et la société. De mon point de vue, c'est l'offense qui a besoin d'être guérie par la connaissance ! Bien entendu, Rudolf Steiner a lu le communiqué du 22 mars avant de l'imprimer ! Il a été signé par « le *Vorstand* », car il s'agissait d'une communication de l'ensemble du comité directeur. Guenther Wachsmuth avait en effet rédigé le texte pour le comité directeur. Pourquoi suis-je si sûr que Rudolf Steiner a également lu et approuvé cette communication avant l'impression ? Non seulement parce que Guenther Wachsmuth a été son lien continu avec le monde extérieur pendant la période de la maladie. Mais aussi parce que la correspondance de Rudolf Steiner avec Marie Steiner montre que, précisément dans les semaines précédant sa mort, il ne lisait pas seulement ses propres contributions dans l'hebdomadaire, mais aussi les articles d'Albert Steffen — sans parler du fait que, deux jours avant sa mort, il a remis à Ita Wegman l'épreuve en placard du livre qu'ils avaient écrit ensemble et qu'il avait corrigée en profondeur. Il était pleinement éveillé — et ne devrait-il pas avoir lu une communication du comité directeur avant de la transmettre aux membres sur un sujet aussi important avant d'être portée à la connaissance de tous ? Il s'agissait pourtant « de l'ensemble », de la constitution unitaire de la Société anthroposophique universelle à laquelle il aspirait.

J'espère qu'au cours des 100 prochaines années, nous parviendrons de plus en plus à « laisser parler le Congrès de Noël lui-même ». Ainsi, la capacité de collaborer à un renouveau culturel dans l'esprit des mystères chrétiens fondés par Rudolf Steiner lors du Congrès de Noël pourra croître.

Michaela Glöckler

1 Rudolf Steiner : *Die Weihnachtstagung zur Begründung der Allgemeinen Anthroposophischen Gesellschaft 1923/24 [Le congrès de Noël pour la fondation de la Société Anthroposophique Universelle 1923/24]* (GA 260), Dornach 1994, p.18.

2 À l'endroit cité précédemment, p.19

3 À l'endroit cité précédemment, p.20. Soulignement en gras de Michaela Glöckler